

<http://www.poesies.net/hugo.html>



[RETOUR](#)

[PERIODES](#)

[THEMES](#)

[AUTEURS](#)

[LIENS](#)

[15eme Siècle](#)

[16eme  
Siècle](#)

[17eme Siècle](#)

[18eme  
Siècle](#)

[19eme  
Siècle](#)

[20eme Siècle](#)

[21eme Siècle](#)

[Classique](#)

[Roman](#)

## Topics

### FOCUS

[L'école De Versification](#)

[La Poésie Au Théâtre](#)

[Poésie Et Sculpture](#)

[Poésie Et Musique](#)

[Poésie Et Peinture](#)

[Événements de l'époque](#) :: [La vie des Auteurs](#) :: [Les contextes](#)

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

Par Victor Hugo

NOUVELLE CHANSON

SUR UN VIEIL AIR

S'il est un charmant gazon

Que le ciel arrose,

Où brille en toute saison

Quelque fleur éclore,

Où l'on cueille à pleine main

Lys, chèvre-feuille et jasmin,

J'en veux faire le chemin

Où ton pied se pose !

S'il est un sein bien aimant  
 Dont l'honneur dispose,  
 Dont le ferme dévouement  
 N'ait rien de morose,  
 Si toujours ce noble sein  
 Bat pour un digne dessein,  
 J'en veux faire le coussin  
 Où ton front se pose !

S'il est un rêve d'amour,  
 Parfumé de rose,  
 Où l'on trouve chaque jour  
 Quelque douce chose,  
 Un rêve que Dieu bénit,  
 Où l'âme à l'âme s'unit,  
 Oh ! j'en veux faire le nid  
 Où ton coeur se pose !  
 Février 18...65

#### AUTRE CHANSON

L'aube naît et ta porte est close !  
 Ma belle, pourquoi sommeiller ?  
 A l'heure où s'éveille la rose  
 Ne vas-tu pas te réveiller ?  
 O ma charmante,  
 Écoute ici  
 L'amant qui chante  
 Et pleure aussi !  
 Tout frappe à ta porte bénie ;  
 L'aurore dit : Je suis le jour !  
 L'oiseau dit : Je suis l'harmonie !  
 Et mon coeur dit : Je suis l'amour !  
 O ma charmante,  
 Écoute ici  
 L'amant qui chante  
 Et pleure aussi !  
 Je t'adore ange et t'aime femme.  
 Dieu qui par toi m'a complété  
 A fait mon amour pour ton âme  
 Et mon regard pour ta beauté !  
 O ma charmante,  
 Écoute ici  
 L'amant qui chante  
 Et pleure aussi !  
 Février 18...

#### Les Feuilles d'automne

XXIX

LA PENTE DE LA RÊVERIE

Obscuritate rerum verba saepè obscurantur. GERVASIUS TILBERIENSIS.

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries ;  
 Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries ;  
 Et quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,  
 Nagez à la surface ou jouez sur le bord ;  
 Car la pensée est sombre ! Une pente insensible  
 Va du monde réel à la sphère invisible ;

La spirale est profonde, et quand on y descend,  
 Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,  
 Et pour avoir touché quelque énigme fatale,  
 De ce voyage obscur souvent on revient pâle !

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,  
 Cette année, est de bise et de pluie attristé,  
 Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre,  
 Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.  
 J'avais levé le store aux gothiques couleurs.  
 Je regardais au loin les arbres et les fleurs.  
 Le soleil se jouait sur la pelouse verte  
 Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte  
 Apportait du jardin à mon esprit heureux  
 Un bruit d'enfants joueurs et d'oiseaux amoureux.  
 Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,  
 Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière  
 De cet astre de mai dont le rayon charmant  
 Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant !  
 Je me laissais aller à ces trois harmonies,  
 Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies ;  
 La Seine, ainsi que moi, laissait son flot vermeil  
 Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil  
 Faisait évaporer à la fois sur les grèves  
 L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves !

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi  
 Mes amis, non confus, mais tels que je les voi  
 Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,  
 Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,  
 Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,  
 Et nous tous écoutant en cercle, ou regardant.  
 Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,  
 Tous, même les absents qui font de longs voyages.  
 Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,  
 Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.  
 Quand j'eus, quelques instants, des yeux de ma pensée,  
 Contemplé leur famille à mon foyer pressée,  
 Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés  
 Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,  
 Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,  
 Se perdre autour de moi dans une immense foule.  
 Foule sans nom ! chaos ! des voix, des yeux, des pas.  
 Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on ne connaît pas.  
 Tous les vivants ! - cités bourdonnant aux oreilles  
 Plus qu'un bois d'Amérique ou des ruches d'abeilles,  
 Caravanes campant sur le désert en feu,  
 Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,  
 Et, comme un pont hardi sur l'onde qui chavire,  
 Jetant d'un monde à l'autre un sillon de navire,  
 Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts  
 Jette un fil argenté qui flotte dans les airs !

Les deux pôles ! le monde entier ! la mer, la terre,  
 Alpes aux fronts de neige, Etnas au noir cratère,  
 Tout à la fois, automne, été, printemps, hiver,  
 Les vallons descendant de la terre à la mer  
 Et s'y changeant en golfe, et des mers aux campagnes  
 Les caps épanouis en chaînes de montagnes,  
 Et les grands continents, brumeux, verts ou dorés,  
 Par les grands océans sans cesse dévorés,

Tout, comme un paysage en une chambre noire  
 Se réfléchit avec ses rivières de moire.  
 Ses passants, ses brouillards flottant comme un duvet,  
 Tout dans mon esprit sombre allait, marchait, vivait !  
 Alors, en attachant, toujours plus attentives,  
 Ma pensée et ma vue aux mille perspectives  
 Que le souffle du vent ou le pas des saisons  
 M'ouvrait à tous moments dans tous les horizons,  
 Je vis soudain surgir, parfois du sein des ondes,  
 À côté des cités vivantes des deux mondes,  
 D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,  
 Sépulcres ruinés des temps évanouis,  
 Pleines d'entassements, de tours de pyramides,  
 Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides.  
 Quelques-unes sortaient de dessous des cités  
 Où les vivants encor bruissent agités,  
 Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes  
 Je pus compter ainsi trois étages de Romes.  
 Et tandis qu'élevant leurs inquiètes voix,  
 Les cités des vivants résonnaient à la fois  
 Des murmures du peuple ou du pas des armées,  
 Ces villes du passé, muettes et fermées,  
 Sans fumée à leurs toits, sans rumeurs dans leurs seins,  
 Se taisaient, et semblaient des ruches sans essaims.

J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes  
 De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,  
 Et je les vis marcher ainsi que les vivants,  
 Et jeter seulement plus de poussière aux vents.  
 Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,  
 Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,  
 Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,  
 D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout : et la terre, et Cybèle ;  
 La face antique auprès de la face nouvelle ;  
 Le passé, le présent ; les vivants et les morts ;  
 Le genre humain complet comme au jour du remords.  
 Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre,  
 Le pelage d'Orphée et l'étrusque d'Évandre,  
 Les runes d'Irmensul, le sphinx égyptien,  
 La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien.

Or ce que je voyais, je doute que je puisse  
 Vous le peindre : c'était comme un grand édifice  
 Formé d'entassements de siècles et de lieux ;  
 On n'en pouvait trouver les bords ni les milieux ;  
 À toutes les hauteurs, nations, peuples, races,  
 Mille ouvriers humains, laissant partout leurs traces,  
 Travaillaient nuit et jour, montant, croisant leurs pas,  
 Parlant chacun leur langue et ne s'entendant pas ;  
 Et moi je parcourais, cherchant qui me réponde,  
 De degrés en degrés cette Babel du monde.

La nuit avec la foule, en ce rêve hideux,  
 Venait, s'épaississant ensemble toutes deux,  
 Et, dans ces régions que nul regard ne sonde,  
 Plus l'homme était nombreux, plus l'ombre était profonde.  
 Tout devenait douteux et vague, seulement  
 Un souffle qui passait de moment en moment,  
 Comme pour me montrer l'immense fourmilière,

Ouvrait dans l'ombre au loin des vallons de lumière,  
Ainsi qu'un coup de vent fait sur les flots troublés  
Blanchir l'écume, ou creuse une onde dans les blés.

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,  
L'horizon se perdit, les formes disparurent,  
Et l'homme avec la chose et l'être avec l'esprit  
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me prit.  
J'étais seul. Tout fuyait. L'étendue était sombre.  
Je voyais seulement au loin, à travers l'ombre,  
Comme d'un océan les flots noirs et pressés,  
Dans l'espace et le temps les nombres entassés !

Oh ! cette double mer du temps et de l'espace  
Où le navire humain toujours passe et repasse,  
Je voulus la sonder, je voulus en toucher  
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,  
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,  
Et dire si son lit est de roche ou de fange.  
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,  
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,  
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible...  
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,  
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,  
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

### Les Rayons et les Ombres

LE POÈTE À LUI-MÊME

Tandis que sur les bois, les prés et les charmilles,  
S'épanchent la lumière et la splendeur des cieux,  
Toi, poète serein, répands sur les familles,  
Répands sur les enfants et sur les jeunes filles,  
Répands sur les vieillards ton chant religieux !

Montre du doigt la rive à tous ceux qu'une voile  
Traîne sur le flot noir par les vents agité ;  
Aux vierges, l'innocence, heureuse et noble étoile ;  
À la foule, l'autel que l'impiété voile ;  
Aux jeunes, l'avenir ; aux vieux, l'éternité !

Fais filtrer ta raison dans l'homme et dans la femme.  
Montre à chacun le vrai du côté saisissant.  
Que tout penseur en toi trouve ce qu'il réclame.  
Plonge Dieu dans les coeurs, et jette dans chaque âme  
Un mot révélateur, propre à ce qu'elle sent.

Ainsi, sans bruit, dans l'ombre, ô songeur solitaire,  
Ton esprit, d'où jaillit ton vers que Dieu bénit,  
Du peuple sous tes pieds perce le crâne austère ; -  
Comme un coin lent et sûr, dans les flancs de la terre  
La racine du chêne entr'ouvre le granit.

### Les Voix intérieures

III

Quelle est la fin de tout? la vie, ou bien la tombe?

Est-ce l'onde où l'on flotte? est-ce l'onde où l'on tombe?  
 De tant de pas croisés quel est le but lointain?  
 Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin?  
 Sommes-nous ici-bas, dans nos maux, dans nos joies,  
 Des rois prédestinés ou de fatales proies?

O seigneur, dites-nous, dites-nous, ô Dieu fort,  
 Si vous n'avez créé l'homme que pour le sort?  
 Si déjà le calvaire est caché dans la crèche  
 Et si les nids soyeux, dorés par l'aube fraîche,  
 Où la plume naissante éclôt parmi des fleurs,  
 Sont faits pour les oiseaux ou pour les oiseleurs?

24 mars 1837

## Les Contemplations

XXI

ÉCRIT SUR LA PLINTHE D'UN BAS-RELIEF ANTIQUE  
 A MADEMOISELLE LOUISE B.

La musique est dans tout. Un hymne sort du monde.  
 Rumeur de la galère aux flancs lavés par l'onde,  
 Bruits des villes, pitié de la soeur pour la soeur,  
 Passion des amants jeunes et beaux, douceur,  
 Des vieux époux usés ensemble par la vie,  
 Fanfare de la plaine émaillée et ravie,  
 Mots échangés le soir sur les seuils fraternels,  
 Sombre tressaillements des chênes éternels,  
 Vous êtes l'harmonie et la musique même!  
 Vous êtes les soupirs qui font le chant suprême!  
 Pour notre âme, les jours, la vie et les saisons,  
 Les songes de nos coeurs, les plis des horizons,  
 L'aube et ses pleurs, le soir et ses grands incendies,  
 Flottent dans un réseau de vagues mélodies;  
 Une voix dans les champs nous parle, une autre voix  
 Dit à l'homme autre chose et chante dans les bois.  
 Par moment, un troupeau bêle, une cloche tinte.  
 Quand par l'ombre, la nuit, la colline est atteinte,  
 De toutes parts on voit danser et resplendir,  
 Dans le ciel étoilé du zénith au nadir,  
 Dans la voix des oiseaux, dans le cri des cigales,  
 Le groupe éblouissant des notes inégales.  
 Toujours avec notre âme un doux bruit s'accoupla;  
 La nature nous dit: Chante! et c'est pour cela  
 Qu'un statuaire ancien sculpta sur cette pierre  
 Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière.

Juin 1833.

XIII

PAROLES SUR LA DUNE

Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau,  
 Que mes tâches sont terminées;  
 Maintenant que voici que je touche au tombeau

Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,  
Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,  
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,  
Tant de belles heures sonnées;

Maintenant que je dis: Un jour, nous triomphons;  
Le lendemain, tout est mensonge!  
Je suis triste, et je marche au bord des flots profonds,  
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,  
Et des mers sans fin remuées,  
S'envoler sous le bec du vautour aquilon,  
Toute la toison des nuées;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,  
L'homme liant la gerbe mûre;  
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif  
Ce qui parle à ce qui murmure;

Et je reste parfois couché sans me lever  
Sur l'herbe rare de la dune.  
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver  
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant  
A l'espace, au mystère, au gouffre;  
Et nous nous regardons tous les deux fixement,  
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis?  
Est-il quelqu'un qui me connaisse?  
Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis,  
De la clarté de ma jeunesse?

Tout s'est-il envolé? Je suis seul, je suis las;  
J'appelle sans qu'on me réponde;  
O vents! ô flots! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas!  
Hélas! ne suis-je aussi qu'une onde?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais?  
Au dedans de moi le soir tombe.  
O terre, dont la brume efface les sommets,  
Suis-je le spectre, et toi la tombe?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir?  
J'attends, je demande, j'implore;  
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir  
De chacune une goutte encore!

Comme le souvenir est voisin du remord!  
Comme à pleurer tout nous ramène!  
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,  
Noir verrou de la porte humaine!

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,  
Et l'onde aux plis infranchissables;  
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer  
Fleurir le chardon bleu des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey.

### La Légende des Siècles

#### La chanson d'Eviradnus

Si tu veux, faisons un rêve.  
 Montons sur deux palefrois;  
 Tu m'emmènes, je t'enlève.  
 L'oiseau chante dans les bois.

Je suis ton maître et ta proie,  
 Partons, c'est la fin du jour;  
 Mon cheval sera la joie,  
 Ton cheval sera l'amour.

Nous ferons toucher leurs têtes;  
 Les voyages sont aisés;  
 Nous donnerons à ces bêtes  
 Une avoine de baisers...

Viens, sois tendre, je suis ivre.  
 O les verts taillis mouillés !  
 Ton souffle te fera suivre  
 Des papillons réveillés...

Allons-nous en par l'Autriche !  
 Nous aurons l'aube à nos fronts;  
 Je serai grand, et toi riche,  
 Puisque nous nous aimerons.

Allons-nous-en par la terre,  
 Sur nos deux chevaux charmants,  
 Dans l'azur, dans le mystère,  
 Dans les éblouissements !

Nous entrerons à l'auberge,  
 Et nous paierons l'hôtelier  
 De ton sourire de vierge,  
 De mon bonjour d'écolier.

Tu seras dame, et moi comte;  
 Viens, mon coeur s'épanouit;  
 Viens, nous conterons ce conte  
 Aux étoiles de la nuit.

**Victor HUGO**, *La légende des siècles*